

Le diable n'existe pas

Un film de Mohammad Rasoulof

Télérama



Entremêlant quatre récits, tournés en semi-clandestinité, le cinéaste iranien célèbre le courage et fait acte de résistance. Un puissant portrait de son pays.

Mohammad Rasoulof sait l'art de la mise en scène, des signes de tension disséminés avec soin et des plans qui tombent comme des couperets. Cette rigueur esthétique est d'autant plus remarquable qu'il réalise ce film en semi-clandestinité, contraint d'employer toutes sortes de stratagèmes pour pouvoir tourner. Sans rien renier de son courage politique. Car le cinéaste iranien affronte ici, à travers quatre histoires, distinctes, autonomes mais reliées par le fil rouge de la peine de mort, le thème de la responsabilité individuelle et du sens du devoir qui pousse à dire non. Ces quatre histoires ont valeur de contes moraux.

Dans *Le diable n'existe pas*, la désobéissance peut conduire à l'isolement, à la destruction, à la privation de ceux qu'on aime. La présence à l'image de Baran Rasoulof, la propre fille du cinéaste, n'est pas innocente. À travers elle se joue le possible chagrin infligé aux proches, tant le courage inclut aussi l'égoïsme, la fierté à vouloir être héroïque. Reste que ce combat obstiné contre la violence du despotisme s'avère un formidable moyen de salut. À la fin d'un des épisodes, il mène à la délivrance.

La noirceur et la gravité du sujet n'empêchent pas les couleurs éclatantes. Les paysages verts et mordorés, les fleurs, le miel, la rivière, mais aussi la danse et la musique, tout ce qui est symbole de vie s'invite volontiers. Au-delà du simple réquisitoire, le film est traversé par des flux d'amour où les femmes, même au second plan, jouent un rôle déterminant. Très actives par leur manière de nuancer, ou de rompre s'il le faut. **C'est dans leur foi énergique, leur conviction profonde, que surgit l'espoir d'une refonte de la société iranienne, vers plus d'humanisme.**

Jacques Morice

Le diable n'existe pas

Un film de Mohammad Rasoulof

PREMIERE

Un plaidoyer rageur et énervé, tourné en clandestin, mais qui n'oublie pas d'être grandiose et romanesque. Immense à tous les niveaux.

Arrêté et condamné par la justice de son pays pour tournage illicite, Mohammad Rasoulof tourne en semi-clandestin, tentant de passer sous le radar. Ses films n'étaient d'ailleurs pas distribués en France jusqu'à ce que l'explosif *Un homme intègre*, en 2017, nous arrive en pleine face : l'histoire d'un humble éleveur de poissons qui tente de lutter contre les corrompus et les puissants, sorte de Bronson-movie à l'iranienne, mais pas du tout dans le registre décontracté et cool. On le sentait bien : *Un homme intègre* carburait à la colère, pure et totale. C'est la même chose pour *Le Diable n'existe pas*.

Il s'agit d'un film à chapitres. Sa forme a été dictée par les circonstances exceptionnelles de son tournage. Un homme normal, mari, père, fils admirable, a du mal à dormir : qu'est-ce qui le préoccupe ? Un gardien de prison refuse de donner la mort : arrivera-t-il à s'échapper ? Un soldat revient au pays demander sa copine en mariage : va-t-elle accepter ? Une jeune étudiante retourne en Iran passer les vacances chez son oncle et sa tante : quel secret de famille va-t-elle découvrir ? Quatre films en un, chacun faisant appel à une cinégenie et à des techniques de genre ahurissantes de maîtrise – a-t-on vu un film clandestin aussi bien filmé, monté et écrit ? Le thriller, le huit clos, le mélodrame familial qui tord le ventre, l'intrigue à twist... Si chaque chapitre possède sa structure et sa forme, il n'est pas interdit de tenter de les relier après coup en jouant sur les similitudes et les connexions, comme faisant partie d'une seule et même intrigue générale.

Le film de Rasoulof rappelle beaucoup le grand *A touch of Sin* de Jia Zangke : comme son camarade chinois, l'Iranien est passé du réalisme bressonien à un film démesuré, nourri de fureur, maniant la dénonciation sociale comme d'autres le *shotgun*. Chez Rasoulof comme chez Zangke, le moteur de la colère est la violence. Violence de la société – de ses structures de pouvoir, précisément. Devant *Le Diable n'existe pas*, on éprouve aussi à quatre reprises la sensation provoquée par son cousin lyrique, *Une vie cachée* de Terrence Malick (Mohammad Rasoulof filme aussi magnifiquement les paysages d'Iran lors des troisième et quatrième chapitres) : la sensation d'éprouver le plus réellement possible la proximité d'une fin violente infligée par le pouvoir. **Ours d'or à Berlin 2020, le film reste un événement de cinoche dont la colère ne risque pas de s'éteindre de sitôt. Pour l'auteur de ces lignes, ça ne fait pas de doute : c'est le meilleur film de 2021.**

Sylvestre Picard

Le diable n'existe pas

Un film de Mohammad Rasoulof



LE FIGARO

Rasoulof scrute les contradictions de sa société, détaille les choix moraux qui s'offrent aux uns et aux autres. Les bourreaux se réveillent certains matins aux aurores, se rendent en voiture où leur tâche les attend. Et alors ? Ils ne sont qu'un maillon de la chaîne. Cette banalité glace le sang. Les morts anonymes hantent ces séquences dont l'efficacité le dispute à la beauté. **On s'aperçoit que le cinéma possède une force qui n'appartient qu'à lui. La fiction vaut tous les documentaires.** Il y a quelque chose d'abrasif dans ces chroniques absurdes et quotidiennes, où un néon qui clignote dans un parking à cause d'un faux contact risque d'annoncer le pire. Il ne faut pas se fier au titre. Le diable existe, bel et bien. Il est là, sur l'écran. Il est partout.

Eric Neuhoff



**Le Canard
enchaîné**

En Iran, les condamnés à mort, politiques ou de droit commun, sont exécutés par des soldats (appelés ou professionnels) à qui l'on impose cette tâche. « *Si tu dis non, explique l'un d'eux, ils détruisent ta vie.* » En quatre histoires indépendantes, Mohammad Rasoulof décrit autant de cas de soumission ou de rébellion à cette loi. Un garagiste devient bourreau sans états d'âme, un militaire se révolte, un autre tue un proche sans le savoir, un troisième mesure le désastre familial qu'a entraîné sa décision. **Ce film déchirant décrit avec une audace folle une entreprise totalitaire.**

Jean-François Julliard

Le diable n'existe pas

Un film de Mohammad Rasoulof

Le Journal du Dimanche

En Iran, le combat intime de plusieurs hommes et femmes pour défendre leur liberté dans un pays qui applique encore la peine de mort. Pour échapper à la censure qui s'applique aux longs métrages, Rasoulof met en scène quatre courtes histoires, en apparence distinctes et aux ambiances très différentes, pour raconter l'oppression morale, politique et sociale qui bouleverse les vies et pousse des gens bien au mensonge. **Une vision âpre et sans concession, magnifiquement mise en image, d'un peuple rendu muet et soumis. Bouleversant.**

Baptiste Thion



l'Humanité

Le diable n'existe pas est constitué de quatre courts métrages, variation plus ou moins directe autour de la peine de mort et de la responsabilité individuelle dans un environnement totalitaire. Dans le premier volet, il suit le quotidien d'un homme dont la bonhomie et la vie simple cachent une profession singulière. Le deuxième épisode se déroule dans une prison où un conscrit, désigné pour l'exécution d'un prisonnier, tente d'échapper au peloton. Le troisième confronte la joie d'un jeune appelé aveuglé par la perspective d'un mariage avec sa fiancée et le deuil observé par sa future belle-famille, dont l'un des proches vient d'être exécuté. Enfin, le dernier ramène une jeune femme élevée en Allemagne en Iran afin d'y découvrir un secret de famille. Même s'ils apparaissent indépendants, ces quatre courts métrages forment un ensemble cohérent et se répondent. **Avec ce film, Rasoulof signe une œuvre d'une puissance rare, où il explore avec talent plusieurs genres cinématographiques.**

Michaël Mélinard

Le diable n'existe pas

Un film de Mohammad Rasoulof

TRANSFUGE

Choisissez le camp de la culture

Mohammad Rasoulof, à travers une fable politique, traite de la peine de mort en Iran, avec virtuosité et intelligence.

Des « individus parfaitement ordinaires allaient accomplir un travail qui, lui, ne l'était pas ». Les mots de Raoul Hilberg feraient un exergue parfait au nouveau film de Mohammad Rasoulof, *Le Diable n'existe pas*, anthologie de quatre récits autour de la peine de mort et de son utilisation par le régime iranien comme outil de contrôle. À ce titre, le premier court-métrage, centré autour du personnage de Heshmat, est d'une intelligence redoutable, désamorçant avec tranquillité chacune des fictions potentielles qui se présente à lui jusqu'au renversement final. Sensible et humain, Heshmat est pourtant de ceux qui ont choisi de ne pas choisir, d'accepter sans adhérer, déposant sa conscience en crise au pied des feux tricolores illuminant la nuit iranienne : si le diable n'existe pas, s'il n'y a pas de monstre pour faire sombrer l'humanité dans l'obscurité, il faut bien que quelqu'un s'en charge, sans trop y penser.

La richesse du film de Rasoulof tient dans le fait que chaque histoire vient simultanément prolonger et contrarier l'apologue précédent, la révolte de Pouya, jeune conscrit affecté à l'exécution des peines, répondant ainsi à l'atonie de Heshmat. **Elle réside également dans la multiplicité des formes cinématographiques adoptées – alliant la chronique familiale au drame romantique, en passant par un film d'évasion d'inspiration bressonienne – toutes réunies sous un même régime visuel, aussi délicat que virtuose.**

Le réalisateur iranien filme avant tout des êtres humains, capables de faire succéder le courage le plus sublime à la plus grande lâcheté, susceptibles de devenir les grains de sable de la machine qui les subjugue à l'état de rouages. L'insidieuse banalité du mal ne sert jamais d'excuse à ces personnages, auxquels Rasoulof offre toujours le choix, remettant au cœur de l'équation la question de l'individu, de sa morale, de l'écart entre le geste juste et le geste idéal. Un choix lourd de conséquences, d'abord ignorées, longtemps supportées, avec lesquelles ils devront vivre jusqu'au bout, tels Javad et Bahram, qui découvrent que le regard des vivants est aussi dur que celui des morts. Ce n'est peut-être qu'avec la dernière parabole que *Le diable n'existe pas* expose au grand jour son objet : cette marque intime et secrète qui, comme le renard du petit Lacédémonien, ronge l'âme et nous accompagne jusqu'au trépas.

Corentin Destefanis Dupin

Le diable n'existe pas

Un film de Mohammad Rasoulof

Les Echos

Un monument iranien. Ce film magistral confirme l'inspiration d'un cinéaste censuré dans son pays. À découvrir.

Mohammad Rasoulof, l'un des plus grands cinéastes iraniens en activité, ne se lasse pas de dénoncer la dictature de son pays et de mettre en scène les souffrances endurées par ses compatriotes. Auteur de plusieurs films mémorables qui radiographient la corruption des institutions et honorent la résistance de personnages « ordinaires », le cinéaste, victime de la censure, interdit de sortie du territoire iranien et plusieurs fois condamné à des peines de prison, il se surpasse avec *Le diable n'existe pas*, un film offensif et bouleversant qui a été récompensé par un ours d'or au Festival de Berlin en 2020.

Dans cette œuvre magistrale, Mohammad Rasoulof met successivement en scène quatre histoires indépendantes, mais toutes reliées par un même thème. Au gré de ces quatre récits situés dans le bruit et la fureur des grandes villes ou dans la douceur de paysages de campagne et de montagne, Mohammad Rasoulof dresse le portrait d'Iraniens aux prises avec la culpabilité, avec l'horreur et tous contraints d'interroger leur humanité et leur courage face à l'inacceptable. Avec ces protagonistes soumis à des épreuves traumatisantes, le cinéaste, sans jamais sombrer dans la théorie en images, met en scène les réalités d'un pays où la peine de mort est une norme accablante et l'une des armes favorites d'un régime qui ne jure que par l'oppression et la peur.

Tourné clandestinement en Iran avec des techniciens et acteurs qui ont pris des risques innombrables en se prêtant à cette aventure cinématographique et politique, *Le diable n'existe pas* rappelle s'il en était besoin combien Rasoulof refuse de se soumettre aux règles liberticides en vigueur dans son pays. Depuis ses débuts, le cinéaste, avec une audace inouïe, « surmonte sa peur » et, dans la marginalité, signe des films qui témoignent inlassablement de sa résistance à l'ignominie. ***Le diable n'existe pas* en apporte une nouvelle preuve et s'impose comme l'un des plus beaux films vus cette année sur les écrans.**

Olivier de Bruyn